

NOUS LEUR
LAISSERONS LE COURAGE...

Stéphane Darteyre

Nous leur
laisserons le courage...

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2021

Pour tout contact :
Éditions Persée – Centre Chester Carlson
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,
44980 Sainte-Luce-sur-Loire
www.editions-persee.fr

*À mon fils Marek et ma fille Noémie,
pour que les oripeaux de la mémoire
ne soient pas pour eux un fardeau.*

*Il est possible de trouver un sens à l'existence,
même dans une situation désespérée, où il
est impossible de changer son destin.
L'important est alors de faire appel au
potentiel le plus élevé de l'être humain, celui
de transformer une tragédie personnelle en
victoire, une souffrance en une réalisation.*

Viktor Frankl.

1.

Il faudra s'asseoir et respirer. Respirer, c'est tout ce qui nous reste. Tout ce qui nous reste, et qu'ils ne peuvent pas contrôler. C'est un espace de liberté, au fond. Peut-être bien le seul. Inspirer, expirer. Ça fait des volutes de fumée gélive, qui s'évanouissent rapidement, furtivement, quelque part entre les arêtes sombres des baraquements, les cheminées d'étain et au loin, le flou des branchages dénudés des épicéas, parce que nos yeux ne distinguent plus trop, entre la fatigue et le brouillard, la neige à moitié fondue, ce qui se dessine dans cette forêt, au-delà du camp, de l'autre côté de la misère et de la mort.

Il faudra respirer sans humer, sans odorat, sans la poisse dégueulée par Iwan chaque minute, chaque seconde, cette merde qui mélange le charbon aux chairs calcinées, et qui nous colle aux guenilles, au corps, au cœur et à l'âme. Iwan, c'est comme ça qu'ils appellent la cheminée du crématoire. Il tousse maintenant, car on manque de charbon pour assouvir son appétit insatiable. Alors, les gardes font creuser des fosses, et on balance tout ça dedans depuis la benne du camion, on recouvre de terre et on sème, parce qu'après il y aura du bon compost en dessous.

Iwan, au départ, il passe ses journées à vous toiser, à six ou dix mètres au-dessus de tout ce qu'on peut voir ici, même des hêtres les plus âgés. Parfois, il pourfend les nuages bas qui s'attardent sur l'Ettersberg, sûr de sa suprématie millénaire, ne craignant même pas les bombes des avions alliés, qui volettent de plus en plus souvent dans les environs, comme des moustiques d'acier indécis. C'est pour ça, peut-être, qu'ils ont dû penser à Iwan le terrible, songe Stefan Zielinski. Bien une idée des Russes de toute façon. Ils sont partout. Ceux du block six sont arrivés après le carnage de l'infirmerie ; ils nous refilent du tabac coupé au goudron avec un

sourire parfois édenté. Toujours un peu faux ; il faut se méfier des Russes, ça fait presque partie de la sagesse folklorique polonaise, cette prudence vis-à-vis du gros voisin turbulent. C'est en tout cas ce que Stefan se dit, assis sur un tonneau déglingué devant le perron du block seize, en sortant de sa poche un bout de pain noir gelé. Il le mâche avec le peu de salive qui lui reste. Animalement, machinalement. Ce jeu de mots, dans son cerveau qui a dépassé le stade d'alerte, du manque de nourriture, ça pourrait être drôle. Mais ça ne l'est pas. Ça ne l'est plus.

Et pourtant l'humour, ici comme ailleurs, l'aide à s'accrocher. Il sait que sans Maciek, ce ne sera plus la même chose. Maciek Kalinowski, c'était son grand pote de guerre. Ils avaient échappé à tout : aux Stukas, les terribles bombardiers en piqué et leurs trompettes de Jéricho, c'est comme ça que les Français appelaient leur hurlement lors de l'exode, aux canons antichars, aux interrogatoires de la Gestapo. Une fortune foireuse les avait réunis dans ce trou babylonien, dans le commando des *délinquants*. Les durs. Des prisonniers politiques ou des juifs au destin rapidement scellé, mourant d'épuisement à pousser des wagons d'une tonne en haut de la colline. Maciek disait que c'était un Golgotha à la sauce nazie. Il cultivait une science aiguisée de l'économie de soi, de l'humour cynique, et somme toute de la survie. Il va lui manquer.

La veille, un garde a demandé à Kalinowski de marcher le long du sentier. Souvent, bousculés par l'ennui, les geôliers jouent ça aux dés ou aux osselets, entre eux. Le gagnant prend alors le droit de désigner celui qu'il va s'offrir sur le chemin qui borde la carrière. C'est comme ça, et ça ne change rien à la course immuable du soleil derrière la montagne. Maciek savait ce que ça voulait dire. Il s'est arrêté de travailler. Redressant son long buste, appuyé des deux avant-bras sur sa pioche, il a longuement dévisagé le soldat, silencieux, concentré. L'autre a fini par lui balancer un coup de botte en hurlant : *Los, schnell!* Allez, magne-toi ! Maciek a allumé la cigarette qu'il savait être la dernière, puis s'est engagé lentement sur le chemin terreux. Le garde le suivait à quelques pas derrière, titubant, silencieux, sifflant quelques rasades de schnaps dans une flasque métallique sur laquelle étaient gravés un crâne précédé de deux fémurs en croix, l'insigne des pirates de la *Totenkopf*. Enfoirés, pense Zielinski. Maciek fumait. Digne et calme. Il marchait un peu à la façon d'un acteur américain que Stefan avait vu traîner sur un écran de cinéma improvisé avec un vieux drap blanc, un soir d'été, dans le sud de

la France ; avec ce même roulement d'épaules nerveux. Puis, d'un coup la rafale est partie. *Kaputt.*

On ne les entend même plus, d'ailleurs, ces rafales brèves qui claquent dans l'air comme les pétards d'une fête nationale maléfique. Ça rythme presque le travail absurde et cyclopéen que chacun ne se voit pas d'autre choix que d'endurer ici. Et Stefan se plaît à penser que Maciek est parti là où les larmes et la souffrance n'existent pas, sont désuètes, inutiles. Les larmes, se dit-il encore, de toute façon, c'est fini. Il n'a plus rien à dépenser, plus rien à produire qui ne soit uniquement dans un but de survie. Et ce putain de but, il l'a. Stenia. Son bébé ; il l'imagine pouponne, rose, langée de draps frais et saupoudrée de talc. Au fond il sait qu'il a gagné. Cette étoile est son phare dans la nuit, son berger, pas comme tant d'autres ici qui agonisent du vide qu'ils ont en eux. On les appelle *muselmänner* ; tandis que le berger... Le berger le ramène bien vite au réel : les dogues, les bergers allemands qui aboient. On dirait qu'à force de flairer partout la violence, leurs hurlements assèchent l'air.

Et le flair, c'est comme la respiration, imagine-t-il en repoussant du bout du pied un caillou sur une motte de terre encore figée par le froid. C'est le flux de la vie. De l'univers. Et ça lui fait penser que c'est bien, en vérité, de s'abandonner à ce mouvement sans finalité, de pouvoir laisser un peu son esprit divaguer. Ce n'est pas souvent, mais maintenant que les gardes ne foutent plus trop les pieds dans le camp, on a un peu plus d'espace pour rêvasser, même si le *Lagerschutz*, le service d'ordre géré par les détenus, les gars au brassard comme on dit ici, est capable d'autant de zèle et de harcèlement, si ce n'est même plus.

La respiration, c'est Piotr Nowacki, Piotrek, qui lui a enseigné ses mystères. Au fond, c'est vrai. C'est la seule chose qu'on fait des milliers de fois par jour sans y penser, qui nous fait vivre, et qu'on néglige. Quand Zielinski prend ce temps pour lui, qu'il concentre son attention sur le mouvement de l'air frais qui descend le soir à travers la forêt, qui pénètre ses poumons, et en ressort quelques secondes plus tard ; alors, il s'apaise. Ça l'aide à rester confiant. Quoi qu'il puisse se passer, c'est ce qui devra être. Une philosophie un peu loufoque pour Stefan au départ, que Piotrek cultive un peu mystérieusement derrière le verre de ses lunettes en cul de bouteille. Ici, notre survie ne tient souvent qu'à un objet. C'est comme si nous rapetissions pour ne devenir plus que lui. Notre existence entière

s'y résume. Pour beaucoup, c'est une paire de sabots. Pour d'autres, un canif, une tasse en fer-blanc, une photo. Pour Piotr, c'étaient ses lunettes. Stefan l'avait compris intuitivement le premier jour qu'il l'avait vu, errant dans le petit camp entre les tas de cadavres, après que le garde lui ayant collé une raclée s'en était allé comme il était venu, reprenant sa ronde en sifflant avec de petits tapotements machinaux de matraque le long d'une longue botte en cuir noir. Ce cuir, se dit Stefan, sort des tanneries de Belzébuth. C'est comme ce foutu pyjama de prisonnier, ce numéro de merde, 128322, et tout ce qui a des rayures ou des zébrures; il ne pourra plus jamais en supporter ni la vue ni l'odeur.

Stefan Zielinski se souvient. Il a vu les lunettes de Piotr attendre sagement entre la boue crayeuse et un tas de neige à moitié fondue. Intactes. Il les a ramassées, puis tendues au nouveau venu. Il se rappelle bien. Lui l'a regardé d'un long sourire, un étrange mélange de visage bistre et d'espoir radieux, en plissant les yeux comme une taupe. Ça respirait la gratitude franche et sincère. Il a levé un peu maladroitement sa main osseuse vers Zielinski.

— Piotr Nowacki. Vous venez de me sauver la vie. Comment pourrais-je seulement vous remercier?

Stefan n'a pas bronché. Au fond, ce genre de chose lui paraissait faire partie de la lutte. Continuer à trouver du sens à sa vie dans la solidarité. Ne pas se laisser bouffer ses derniers oripeaux d'humanité.

— C'est vous qui venez de me rendre service, a répondu Zielinski en toussant dans un brusque frisson.

Il a fait soudainement froid comme dans le cul de l'enfer.

— Comment ça? a répondu Piotrek l'air étonné.

Mais Stefan avait deviné dans son regard qu'il comprenait très bien ce qu'il voulait dire, ce qui se confirma par la suite et donna l'impression aux autres détenus du block seize, le block des Polonais et des Tchèques, que ces deux-là s'entendaient sans se parler.

— Bien... en me montrant qu'il y a toujours un élan pour l'autre en moi, ce qui me confirme qu'ils n'ont pas réussi à me tuer de l'intérieur. Que je ne suis pas un muselmann, a enchaîné Stefan en regardant automatiquement alentour comme à l'affût d'un danger.

— Vous n'avez pas le regard d'un muselmann. Eux voient déjà de l'autre côté. Et on dirait qu'il y a deux catégories. Ceux que ça effraie, et ceux que ça fascine.

C'est vrai, se dit Zielinski, en observant d'un air détaché les va-et-vient des détenus dans l'allée principale du camp, ce que dit Piotr Nowacki sur les muselmänner. Quand, à Gross-Rosen, il s'était lui-même retrouvé sur un lit d'infirmerie, ne sachant plus s'il habitait l'air ou un corps, son esprit avait vu ces choses. Des choses à la fois terribles et merveilleuses...

— Stefan, arrête de sonder le destin et donne-moi une clope, veux-tu ?

Piotrek vient de s'asseoir à côté de son camarade. Un peu en contrebas, sur une caisse déglinguée au bois encore figé de rosée glaciale. Au départ, avec la peau sur les os et un bout de tissu râpeux par-dessus, ça pique les fesses. Puis, après, comme pour le reste, on ne sent plus rien.

— Tu perds ton temps, l'ami, dit Nowacki en s'ébrouant.

Puis tendant les jambes devant lui comme pour se prélasser, il poursuit :

— Dans deux endroits inutiles : hier et demain.

— Va me chercher un peu de tabac dans la planque, répond Zielinski légèrement irrité par les sophismes de son camarade, heureux de sa présence mais presque déçu de devoir partager ce moment de solitude avec lui.

La planque, c'est entre les deux rangées du haut, un peu après le milieu du baraquement, sur la droite, entre le chambranle de la fenêtre et le montant du lit, au-dessus du poêle, ce qui en fait un endroit à l'air brûlant, où l'on n'a pas envie de laisser traîner la main trop longtemps. Les brûlures sur des mains gelées, ça peut vous faire tomber le bout des doigts en moins de trois semaines. Même avec les mitaines. Malgré ça, il faut changer de cachette régulièrement. Stefan Zielinski avait un jour pris Szymanski sur le fait. Il essayait de mettre la main sur ses cigarettes et quelques bouts de pain rassis, mis de côté, au cas où. Il lui avait refait le portrait en moins de temps qu'il n'en faut pour héler un garde. Starewicz, le kapo, avait laissé faire. Il savait que les gardes s'en foutaient qu'on se cogne dessus. Au fond, ça leur simplifiait la tâche.

— Ne me regarde pas comme ça, Nowacki, avec tes yeux de merlan frit, mitraille Stefan en direction de son ami qui vient de revenir avec le paquet de tabac et des feuilles, et qui, impassible, sort aussi de sa poche un vieil harmonica rouillé.

— Je sais encore ce que tu vas me dire, poursuit Zielinski en commençant à rouler une cigarette. Qu'il faut se concentrer sur l'instant présent et toutes ces conneries avec lesquelles tu me rabats le caquet à longueur de journée !

Nowacki ne dit rien. Il croise les jambes et entoure l'harmonica de ses longs doigts d'araignée, baisse légèrement la tête et porte l'instrument à sa bouche. Ce mec est vraiment un mystère, se dit Zielinski en allumant sa cigarette. C'est peut-être pour ça qu'il l'aime autant. Ce n'est pas Kalinowski, certes. Maciek, lui, c'était un grand dandy loufoque, un roublard, un blondinet costaud en apparence, fragile derrière sa dérision. Un type qui, Zielinski le savait, avait beaucoup souffert. Piotrek, lui, c'était l'intello. Un gars qui avait un diplôme de philosophie de l'université Copernic de Cracovie. Un baroudeur qui a connu l'Inde, la Chine et les États-Unis. Un chercheur de vérité, taillé comme un orvet. Sec et souple à la fois. Un de ceux que les médecins nazis, d'un index méprisant, envoyaient dans la catégorie *scheiße*. De la merde faiblarde.

Au final c'est lui qui s'en sort. Pour survivre ici, il te faut un but, une quête, quelque chose qui, après ce foutu camp et cette foutue guerre, donnera un sens à ta vie. C'est ça, le credo de Nowacki. Il te l'affirme généralement le menton relevé. Ses deux billes noires te fixent intensément, en s'y attardant, on dirait qu'elles roulent sous la lumière, comme deux boules de bowling. Généralement, il se gratte nerveusement la racine du nez si on fait mine de n'avoir pas compris ce qu'il vient de dire.

Et là, il commence à souffler dans l'harmonica. Il entame l'air d'Eugeniusz Bodo. *Baby, ach te baby!* Ah, les bonnes femmes ! Que serait-on sans elles ? Stefan tire sur sa clope puis chantonne. Sa voix est douce et profonde, légèrement rocailleuse. La Terre continue de tourner. La guerre creuse des tranchées dans le cœur des hommes. Et les bonnes femmes... Stefan pense à la sienne, Irmina Górska, et à leur petite fille ; et puis, toutes les femmes qui ont traversé ses envies, ses ennuis et ses peurs. Elles sont nombreuses, belles, jeunes et fraîches. Elles dansent et tournent dans de belles robes colorées et légères. Puis vient Clémence... Si seulement, Clémence...

2.

*M*on cher et tendre Stefan,

Aujourd'hui Witold est rentré de l'usine en pleurs. Les Allemands l'ont réquisitionnée. Le directeur était comme fou d'après lui. J'ai essayé de le consoler comme j'ai pu. Ton absence nous pèse beaucoup.

Je me suis promenée dimanche près du lac où nous nous sommes rencontrés. Les cygnes étaient là au rendez-vous, à se faufiler entre les joncs. Cela m'a fait oublier un instant la douleur de ces temps troublés que nous traversons. Sur le marché, la livre de beurre coûte maintenant quatre zlotys. Nous avons des cartes de rationnement. Et à Pruszków, beaucoup d'hommes sont rentrés blessés et humiliés du front. Andrzej y a laissé un bras. L'autre lui sert maintenant à sermonner les gamins dans la rue, ou à pestiférer contre les Français, ces lâches qui n'ont rien fait pour nous aider à sortir du pétrin. Je crois qu'il est devenu un peu fou. Ton frère, papa et maman, nous nous inquiétons tous pour toi. Nous n'avons plus d'informations sur ce que devient l'armée polonaise libre. Les Allemands contrôlent tout. Mais nous avons entendu que vous vous battiez en France, et que les attaques de l'ennemi étaient terribles. Je prie le Seigneur chaque jour dans l'ombre de ma chambre pour que tu me reviennes vivant et entier. Parfois aussi j'ai de la colère. Je t'en veux de m'avoir abandonnée. De ne pas avoir écouté ton instinct qui disait de désertier. Et puis notre ami médecin, qui aurait pu te faire réformer. Nous aurions pu vivre ensemble malgré tout dans l'adversité, ici, auprès des tiens. Mais tu n'en as fait qu'à ta tête. Tu m'as parlé d'honneur, de courage, de combat pour la liberté. Et moi, dans tout ça ? Oh, oui, parfois je t'en veux.